

Marc Jean



Nemeton

**Parcours d'un
maître bâtisseur
au XIII^e siècle**

Rue des Écoles / Littérature

L'Harmattan

NEMETON

Rue des Écoles

Collection dirigée par Jérôme Martin

La collection « Rue des Écoles » est dédiée à l'édition de travaux personnels, venus de tous horizons : historique, philosophique, politique, etc. Elle accueille également des œuvres de fiction (romans) et des textes autobiographiques.

Déjà parus

Gillet (Marie), *Aussitôt que la vie. Listes de la colline et au-delà*, 2022.

Desbos (Clément), *Obsèques obèses*, 2022.

Raffaëlli (Alain), *Le diamant du maharadja*, 2022.

Serrier (Philippe), *Hélène en point d'orge*, 2022.

De Noter (Catherine), *Burn-out*, 2022.

Dayre (Valérie), *Ma mère, sa vie, son œuvre*, 2022.

Benamou (Mélinée), *Scène et sauve. Une chanteuse raconte sa vie, ses amours et sa bipolarité*, 2022.

Chateau (Anne), *Le syndrome d'Angelman. Lettres à mon fils*, 2022.

Martin (Jean-Loup), *Où me portera ma colère. La prodigieuse épopée de Médée et Jason*, 2022.

Merlin-Dhaine (Martine), *Juive de cœur. Volontaire en kibboutz, 1970*, 2022.

Lemoine-Chalmandrier (Véronique), *Mes années théâtre*, 2022.

Bertrand (Edmond), *Meurtre à Montparnasse*, 2022.

Plaisance (Daniel), *La dame à la fourrure*, 2022.

Marc Jean

Nemeton

Parcours d'un maître bâtisseur
au XIII^e siècle

L'Harmattan

Du même auteur

Que l'œil soit content, éd. Fannyo, 2013.

Du forgeron au concessionnaire automobile, L'édition à façon, 2019.

Forcalquier rural chez les Payan, éd. du Bon Moment, 2021.

© L'Harmattan, 2022
5-7, rue de l'École-Polytechnique – 75005 Paris
www.editions-harmattan.fr
ISBN : 978-2-14-025851-0
EAN : 9782140258510

À Édouard, Aline et Sonia,
ces bribes d'un ancien savoir qu'il est bon de continuer
à aller chercher, car, comme l'a écrit Héraclite,
*« il faut tamiser beaucoup de terre
pour trouver un peu d'or ».*

Nemeton, mot à racine celtique signifiant à l'origine « bois sacré », puis « sanctuaire » chez les druides. Ce mot aurait donné Nemossos (Clermont-Ferrand) et Nemausus (Nîmes). La plus vieille expression connue de ce mot a été trouvée sur une stèle six siècles avant notre ère, chez les Ligures. Vous ne trouverez pas ce mot dans vos dictionnaires, et son équivalent gaélique est *nemed* qui signifie « sacré ».

Note de l'auteur

Pour faciliter la compréhension du lecteur, les noms latins des villes n'ont pas été retenus.

Avant-propos

J'avais dix ans. J'étais heureux à la campagne chez mes grands-parents maternels. Mon grand-père cultivait les champs avec ses chevaux et je l'accompagnais toujours avec plaisir, quand il le voulait bien. C'était souvent le cas.

Je me souviens en particulier de l'avoir suivi de nombreuses fois dans les sillons, lorsqu'il labourait la vigne plantée par son père, au quartier de Fougères. Cette vigne touchait le petit enclos entourant la chapelle du lieu. J'allais sur l'esplanade et mon grand-père me disait : « Ne va pas te faire mal dans le bâti qui s'effondre à côté de la chapelle. » J'apprendrai plus tard que c'était tout ce qui restait d'un ancien ermitage.

Le site avait quelque chose de mystérieusement attrayant pour l'enfant imaginatif que j'étais, et l'on s'y sentait bien, sans doute aussi grâce aux tilleuls séculaires qui l'ombrageaient. Ils ont, dit-on, des propriétés apaisantes, raison probable pour laquelle on les trouve souvent plantés à proximité des édifices religieux dans notre région.

Au bout d'un moment, je grimpais dans la colline proche, empruntant un sentier pour parvenir sur le plateau, où des chênes majestueux et chargés d'années imposaient le respect. Ici à certaines périodes, les chasseurs venaient se poster pour guetter les *favards*^{*1} ; et là, un apiculteur avait installé plusieurs

1. Les mots suivis d'un astérisque sont expliqués dans le lexique p. 157.



Chênes majestueux imposant le respect.

Découlant de l'ancienne civilisation des Celtes à la culture raffinée si proche de la nature, les Gaulois avaient conservé une vénération pour certains lieux boisés où ils tenaient assemblée, durant laquelle leurs pratiques païennes rendaient culte à de grands arbres reconnus comme bénéfiques et situés sur des sites remarquables qu'ils savaient identifier.

ruches très actives. À la mort de ce grand-père aimé, ma mère conserva les vignes ancestrales lors du partage avec sa sœur et fit bâtir plus tard, tout à côté, une maison, sur les ruines d'une autre. La loi, implacable, lui imposa d'arracher les vignes, et ce fut un déchirement. Mais resterait pour moi l'appel mystérieux du plateau tout proche qui couronnait la colline.

En 1988, actif en qualité de maître d'œuvre au sein d'une association locale, j'étais en charge de la conduite des travaux de sauvegarde de cette chapelle, si proche de la propriété familiale. Pour organiser les travaux, il me fallut prendre les choses par un bout, c'est-à-dire en tout premier dresser les plans de l'édifice. On croit connaître les lieux pour les avoir abordés en technicien, mais quand on y regarde de plus près, on découvre certains détails ; c'est ainsi que je m'étonnais d'une différence notable, qui ne pouvait pas être une erreur (une erreur dans ce type de construction est de l'ordre de quelques centimètres), entre le positionnement des murs sud et nord de la nef par rapport à l'arc du chœur. Vingt-deux centimètres n'étaient pas anodins ; or on ressent dans le chœur une évidente qualité de construction. À cette époque j'en restais là de mon questionnement, ayant bien d'autres occupations que j'estimais prioritaires.

Vingt ans plus tard et après toutes sortes de péripéties inhérentes à la vie, disposant désormais de davantage de temps pour accéder à la chapelle souvent ouverte, proche de chez moi, je complétais mes mesures d'alors, cherchant à comprendre, entre autres, ce que je n'étais pas parvenu à considérer comme une erreur.

Ce récit est le fruit de mes recherches. Vous apprendrez pourquoi cette apparente erreur n'en était pas une, et beaucoup d'autres choses en même temps qui, d'un si petit détail, m'ont conduit à des découvertes étonnantes.

*« Demandez et on vous donnera, cherchez et vous trouverez,
frappez et l'on vous ouvrira. »*
Évangile selon Luc.

Pour frapper, il faut un minimum d'énergie. Nous n'en sommes pas tous dotés de la même façon ici-bas et nous n'appliquons pas tous notre énergie aux mêmes choses, nos centres d'intérêt sont multiples, et c'est heureux.

En ce qui me concerne, je ne peux que remercier ceux qui m'ont précédé de m'avoir transmis jusqu'à ce jour un peu de cette énergie qu'ici, en Provence, on appelle encore la *voïa**.

Les contes, comme l'ont expliqué Freud et tant d'autres à sa suite, ont des interprétations symboliques.

Celui de *La Belle au bois dormant*, pour une raison sans doute très personnelle, ne cesse de me faire penser à des passages du Cantique des cantiques que l'on attribue dans la Bible au grand roi Salomon :

*« Ne réveillez pas, ne réveillez pas Amour, avant envie
Comme un pommier, au milieu des arbres de la forêt
Fais-moi voir ton visage, fais-moi écouter ta voix »*

Les écrits disent que saint Bernard, en dépit de tentatives, aurait renoncé à en trouver le sens caché.

Le prince de notre conte, que l'on dit « charmant », est pour moi d'abord et avant tout quelqu'un qui est capable de dévoiler ce qui était « sous le charme », chose qui n'a rien à voir avec sa belle apparence...

Prologue

Il se racontait autrefois, dans les écoles initiatiques, qu'un élève souhaitant accéder à la connaissance se rend chez un maître, et lui demande quelle voie suivre. Le temps s'écoule et rien ne se passe. Enfin, un jour, il voit arriver le maître qui lui dit : « Si tu veux toujours parvenir à la connaissance, viens avec moi. » Au milieu d'une rivière, il lui met la tête sous l'eau. L'élève croyant à un rite de purification se laisse faire, mais cela dure tellement qu'il étouffe et se débat. Alors le maître retire sa main et lui dit : « Qu'est-ce qui te manquait le plus quand tu étais sous l'eau ? » « De l'air ! » répond l'élève. « Eh bien, quand tu voudras vraiment parvenir à la connaissance avec la même force... tu y parviendras. »

L'histoire qui suit est celle de Géraud, depuis sa formation au sortir de l'adolescence, jusqu'à la parfaite maîtrise de son art, parvenu à l'âge adulte. Et la recherche dont il est fait état plus avant est celle qui m'a permis d'accéder à certaines choses voilées, cependant accessibles, qu'un Géraud – ou un autre – a mises en œuvre lors de la construction d'une humble chapelle.

L'étonnant, ici, ne sera pas l'usage des tracés révélés qui – j'en suis certain – peuvent se retrouver dans toutes sortes d'édifices de qualité, en particulier ceux du culte, non, l'étonnant est l'intérêt qu'un tel maître a pu porter, grâce à l'heureuse initiative d'un commanditaire, à un si modeste

édifice. Notre chapelle est dans un lieu retiré, assez difficile d'accès par un sentier rude. Elle n'est pas visible depuis les chemins alentours et n'est pas située sur un promontoire comme tant d'autres. Est-il utile d'ajouter qu'elle ne figure pas non plus dans certains ouvrages qui font autorité, ni ne bénéficie d'un quelconque classement ?

Alors ? L'histoire, bien ultérieure à la date de sa construction, nous parle de guérisons qui auraient eu lieu après des pèlerinages lors des pestes, qui font qu'on appelle aussi cette chapelle Notre-Dame de Vie. On peut aussi noter que la messe y est dite chaque année pour l'Ascension, date qui ne correspond pas seulement à l'enlèvement aux cieux du Christ, selon la foi chrétienne, mais aussi plus prosaïquement à la montée bien réelle de toute l'énergie de la terre, moment où l'herbe est la plus riche, puisque, encore maintenant, les agriculteurs du quartier ne font leur première coupe de foin qu'après l'Ascension.

Pour le moins, le lieu bénéficie de vertus particulières et je l'entends comme certaines sources ont des vertus spéciales sur le plan de la santé...

Formation

Dans la cour du château, Géraud tout échauffé s'exerce à la lutte avec le fils du bailli. Il vient d'avoir dix ans. Grâce à l'amitié qu'il partage avec ce dernier, il bénéficie de l'instruction du chapelain qui leur inculque patiemment l'écriture, des notions de calcul, les bases de la géométrie, et surtout l'apprentissage du latin écrit et parlé que l'on chante de surcroît dans les cantiques lors des offices où ils sont requis pour servir le prêtre.

Après avoir aidé son père quelques années, Géraud a maintenant atteint ses quinze ans. Il est l'aîné d'un frère et deux sœurs. Il s'entend bien avec la plus âgée des deux, dont il n'est séparé que de dix-huit mois, mais il se heurte fréquemment à son jeune frère, volontiers provocateur.

Au village, il est souvent le meneur des garçons de son âge, pourtant il n'est ni le plus gaillard, ni le plus bagarreur, ce n'est pas son tempérament, mais cela provient de cette capacité naturelle qu'il a à entraîner les autres sur des projets de cabanes. Parfois ils se réunissent pour constituer deux groupes et jouer à la bataille avec des arcs en noisetier tendus de boyaux de porc. Il sait imiter le cri de certains oiseaux, la hulotte par exemple, confectionner des appeaux avec des végétaux et fabriquer des pièges pour attraper les lapins. Il est le plus grand du groupe par la taille, arbore une belle chevelure brune bouclée, taillée en dégradés vers les épaules, selon la pratique

du temps. Son regard est très expressif à travers ses yeux clairs. Il porte une cotte de laine écrue, un surcot* de couleur passée et des chausses usagées. Avec ses amis, armés de leurs arcs, ils cherchent à atteindre les pies.

Géraud est né dans un petit village du Limousin où son père est responsable des écuries du bailli de l'endroit. Celui-ci, content de ses services, lui a offert d'envoyer son fils suivre l'enseignement d'un maître maçon reconnu, afin de lui assurer un bel avenir, car cette compétence est très recherchée. Le père de Géraud ne peut guère refuser cet avantage, et voici donc comment débute son histoire. Quand il est sur le départ, sa voix vient de muer. Il est étonné que son père ait accepté la proposition du bailli, car il se prive ainsi d'une aide que son jeune frère ne pourra pas assurer prochainement. Pour cette raison, Géraud admire son père, qui a fait passer son intérêt après le sien.

Le maître maçon Thomas le bossu est employé à cette époque avec les moines à la construction d'une abbaye à Limoges. Sa bosse est la conséquence d'une mise au travail trop précoce ; il a derrière lui une longue pratique professionnelle. Il commence à se tasser et, quasiment chauve, porte en permanence un bonnet en peau de chèvre qui le protège de la poussière, de la pluie, comme du soleil l'été. Son visage bienveillant est parcouru de rides, sa peau un peu bistre est marquée par les intempéries. Sous ce corps usé, la gestuelle est encore très habile malgré la bosse qui ne le gêne en rien lorsqu'il s'agit de montrer le bon geste à acquérir. Il est vêtu d'une cotte grossière en laine brune et d'un surcot, suivant la saison. Un anneau d'or brille à son oreille gauche. Il est chaussé de brodequins où les éraflures du cuir ne se comptent plus. Quand il sent que l'un de ses élèves a saisi le « bon geste », il est très démonstratif afin que les autres s'en inspirent. En dehors de cela, il peut être taciturne ou perdu dans ses pensées. Sa vie est toute tendue par sa passion au travail, ce en quoi il est un maître recherché.

Muni d'une recommandation du bailli, Géraud se présente à Thomas le bossu. Chaleureux face à ce jeune garçon, il lui pose toutes sortes de questions sur ses goûts et lui fait rencontrer les membres de son équipe, maçons, manouvriers* et charpentiers. Ensuite il charge Géraud, comme tout apprenti, de servir et d'approvisionner les trois moines maçons de son équipe. Ses premières consignes sont d'apprendre à trier parmi les blocs de pierre ceux qu'il faudra éliminer, car ils présentent des défauts. Géraud, en les retournant sur toutes leurs faces, en ressent le poids et acquiert le bon geste pour éviter de faire des épaufrures*. Après quelques mois à cette tâche, lorsqu'il le considère assez dégrossi, le maître l'envoie auprès du forgeron pour s'initier à la confection des outils : pics, pioches, martelettes, taillants, ciseaux, aiguilles et burins nécessaires aux tailleurs de pierre, mais aussi ceux plus spécifiques des charpentiers, tels que haches, herminettes, gouges, vrilles, tarières, rabots, ciseaux, planes, sans oublier les clous forgés. Il doit apprendre à faire un feu intense et à l'entretenir pour que la chaleur reste constante, à battre le fer correctement, le plier, le retourner, le tordre, le frapper pour l'aplatir, le redresser ou le percer, mais aussi le tremper pour obtenir une bonne résistance. Ce matériau, si différent de la pierre et qui passe par tant d'états, l'intrigue et lui rappelle le travail du maréchal-ferrant lorsqu'il venait aux écuries de son père. Le travail est pénible avec la chaleur constante, surtout en été, le bruit, la poussière, la sueur. Les journées sont longues, la fatigue gagne, mais Géraud est jeune et gaillard, il s'est pris au jeu, il s'endurcit tout en s'instruisant.

Il est ensuite envoyé travailler au four à chaux où il apprend à cuire les pierres calcaires, à réguler le feu pour assurer une qualité constante à la chaux. Là aussi le travail est des plus pénibles, l'obligeant à une attention sans relâche en raison du risque de brûlure. Cette chaux vive devra ensuite être éteinte avant emploi. La chaux étant transportée dans des mannes* à quatre poignées réalisées en osier, il découvre le travail des